

Mardi 30 juillet 2013

Etape 25 : Millau (12)-Col de Bonnecombe (48)

🌀 99 km - 15,4 km/h - 2154 m d+

« Laissons-nous dériver au gré des monts et des vallons, le chemin, comme les ficelles des fêtes foraines, réserve toujours une surprise. »

Je crois que je m'abstiens de boire à dessein, pour jouir pleinement, une fois la soif devenue trop intense, de l'eau qui coule en moi comme une fontaine de vie. Sentir sa fraîcheur dans ma bouche et m'emplit de plénitude à grandes rasades, voilà le petit bonheur après lequel je cours aujourd'hui en me soumettant volontairement à une sorte de déshydratation tantrique. Faire croître le désir, jusqu'à avoir la langue desséchée, les lèvres soudées, le palet cuit comme une poterie et se libérer soi-même de ce supplice en s'enivrant du liquide salvateur, un litre, un litre et demi d'un seul trait.

Des souvenirs d'Afrique me reviennent. La soif devenue obsessionnelle. Des heures sans boire, les oreilles qui bourdonnent, les réflexes qui s'émeussent et cette sécrétion blanchâtre et glaireuse qui s'accumule à la commissure des lèvres. Puis le salut, un barrage de la gendarmerie dressé dans l'horizon évanescant. Articuler comme faire se peut les salutations d'usage avec la langue cartonnée et demander de l'eau les yeux dans le vague. Je revois l'adjudant ouvrir une glacière à l'ombre d'un parasol de fortune et nous tendre des timbales d'une fraîcheur fabuleuse. Boire, nous emplit comme des éponges, nous délecter du liquide comme une plante fanée qui renaît sous la pluie. Combien de tasses avons-nous absorbées ce jour là dans l'ouest du Mali ? Cinq, six chacun, peut-être plus. Au moment de partir, je crois que la glacière était vide.

Les premiers kilomètres à la sortie de Millau n'ont rien de féériques. En plein cagnard, je monte, au pas, un col éprouvant qui longe l'autoroute. Etourdi par le vacarme provoqué par le chassé-croisé des camions et des aoûtiers sur le départ, je bifurque dès que possible sur un chemin carrossable qui disparaît à travers les pâturages tapissant comme du gazon les puechs alentour. J'ignore où je vais. J'ai tourné là par besoin d'échapper au bruit des moteurs et pour m'offrir un moment d'intimité avec mes souvenirs et mes rêves. A vélo, on ne s'ennuie jamais avec soi-même. Le cerveau irrigué par le grand air échafaude des projets, sonde les abysses de la mémoire, accouche d'idées lumineuses. Alors dans ces conditions, peu importe le chemin pourvu que la chorale des insectes et le parfum sucré des fleurs des champs me revigorent le cortex. Les intersections s'enchaînent. Je choisis ma direction à l'instinct. A quoi bon avoir peur de se perdre quand on n'a pas de destination ? Et quand bien même m'égarerais-je, j'aurais tôt fait de rallier un hameau, de le localiser sur ma carte et de reprendre le cours de mon aventure. Non, laissons-nous dériver au gré des monts et des vallons, le chemin, comme les ficelles des fêtes foraines, réserve toujours une surprise. Aujourd'hui, j'ai tiré le gros lot. Au fil de mon errance, la piste s'est rétrécie et n'est désormais plus qu'un étroit sentier caillouteux raviné par de profondes flaques de boue. Aussi loin que porte mon regard, aucun signe de présence humaine. Comme s'il voulait me prendre à mon propre jeu, le chemin se détériore encore en s'engouffrant dans un bois obscur d'épineux. En posant pied à terre pour pousser mon attelage au milieu du bourbier, je répète comme pour m'en convaincre : « Il y aura toujours un village au bout de la route, toujours quelqu'un à qui demander ma direction... » Les carrefours se multiplient, me déboussolant davantage. Empêtré dans les ronces, les chaussures crottées jusqu'aux chevilles, je m'entête dans mon échappée sauvage. Chaque mètre est une victoire sur le sentier et ses sentinelles aux épines acérées. Mais à bien y réfléchir, je ne risque rien de plus que des éraflures. Je joue

à l'aventurier dans cette jungle faussement hostile. Mais l'aventure ne vit-elle que du danger ? S'agit-il seulement d'une confrontation avec la mort, même métaphorique ? Cette forêt ne recèle ni de pièges fatals, ni de bêtes féroces, mais elle me pousse tout de même dans mes retranchements, elle m'offre de sa quiétude, sait se parer de mystère, et surtout, elle me donne à rêver. Alors une heure encore, ou deux peut-être, je m'abandonne en son sein, englué dans mes fantasmes comme Robinson dans sa grotte. Je suis un gosse qui construit des cabanes dans sa tête et qui bat la campagne en s'imaginant faire le tour du monde.